

NATHALIE DELOR

N'OUBLIE PAS
LA CLÉ

Quand la réussite ne suffit plus,
s'ouvre le vrai chemin...

roman

Copyright © 2026 NATHALIE DELOR

Tous droits réservés INPI

ISBN : 979-10-985596-0-0

Le mot de l'autrice

J'avais quinze ans.

En peu de temps, tout a basculé.

Un matin, j'ai entendu une voix me dire :

« N'oublie pas la clé. »

Cette voix, je l'ai gardée en moi.

J'ai grandi. J'ai avancé. J'ai réussi.

Puis, alors que je pensais avoir tout accompli,
une question est revenue : quel est le sens de la vie ?

Aujourd'hui, je ne crois plus au hasard.

Si ce livre est entre vos mains, peut-être avez-vous, vous
aussi, quelque chose à entendre...

Nathalie

Il n'est jamais trop tard pour devenir
ce que nous aurions pu être.

George Eliot

1

— Bon Dieu, qu'est-ce que je fais ici ?

La phrase lui échappa. Incongrue. Presque sacrilège. Et pourtant, elle connaissait bien le lieu. Une vaste pièce vitrée au 33^e étage d'une tour de La Défense. Elle y était venue deux ou trois fois lorsqu'elle travaillait encore pour la banque.

Le mobilier de formation avait disparu. À la place, un large bureau blanc occupait l'espace. Un objet sculptural. Minéral. Presque irréel dans son éclat.

Des voix résonnèrent dans le couloir. Elles lui rappelèrent son stage d'intégration : les ressources humaines, ses anciens collègues, la direction commerciale... Tout cela semblait si loin, désormais.

Elle s'avança lentement vers la baie vitrée. La capitale s'offrait à perte de vue. Les lignes s'étiraient, rigoureuses.

Hausmann, pensa-t-elle. Plus loin, les reflets du soleil rebondissaient de toit en toit. En bas, Paris grouillait. Ici, tout paraissait figé.

Derrière elle, les voix s'amplifièrent. Elle ajusta sa veste, inspira profondément et attendit, face à la porte.

C'est alors qu'*Elle* apparut. Grande. Mince. Élégante. Toute de blanc vêtue. Elle avançait d'un pas léger et assuré. Ses longs cheveux blancs, rassemblés en une queue de cheval lisse et épaisse, accentuaient son allure à la fois souple et altière.

Elisabeth ne bougeait plus, fascinée par cette femme hors d'âge qui semblait marcher sur des coussins d'air.

— Bonjour, Elisabeth. Bienvenue.

Elle voulut parler, mais rien ne sortit.

— Je sais, poursuivit *Elle*. Tu ne sais pas pourquoi tu es ici. Mais tu le sauras bientôt.

Puis, se tournant vers l'assemblée :

— Mesdames, messieurs, veuillez prendre place. Elisabeth, installe-toi à ma droite.

C'est seulement à cet instant qu'elle les vit. Douze personnes. Six femmes, six hommes. De tous âges. Tous différents. Treize en tout. Un frisson. *Treize*. Une image s'imposa : *La Cène*, peinte par Léonard de Vinci. Puis une question : *Et si Dieu était une femme ?*

Elle sourit. Depuis l'enfance, cette oscillation entre le réel et l'imaginaire ne la quittait pas.

La réunion ne ressemblait en rien à celles qu'elle avait connues. Aucun bavardage. Aucune chaise raclant le sol. Aucun bruit de machine à café. Juste une atmosphère vibrante. Une paix inhabituelle.

Les douze s'assirent dans un silence partagé, comme un orchestre, juste avant le premier *la*.

Elisabeth sentit son cœur accélérer. Déjà, en elle, un concerto s'emballait.

Puis, dans un même élan, ils abaissèrent doucement les paupières et posèrent leurs mains à plat devant eux.

— Bon Dieu... qu'est-ce que je fais ici ? murmura-t-elle.

Cette fois, la réponse vint d'ailleurs. Une impulsion irrépressible. Elle ferma les yeux.

Elle était assise au bord du lit, haletante. Des gouttes de sueur perlaient le long de son cou. Pourquoi se réveillait-elle toujours à ce moment précis ? C'est ce qu'elle voulait pourtant, non ? *Qu'il crève. Qu'il disparaisse. Qu'il nous laisse enfin tranquilles...* Elle n'avait même pas le courage d'assumer ses propres démons. Après tout, peut-être avait-il raison. Peut-être n'était-elle qu'une merde. Une véritable merde... Qui voudrait d'une fille comme elle ? Tout le monde le sait : les garçons, c'est mieux. Les filles, c'est chiant. Une fille, c'est impossible à aimer. « Je m'en vais. Toi et ta mère, je ne veux plus vous voir. Je reprends

ma liberté ». C'est ce qu'il avait dit, comme ça, un jour. Et il était parti. Depuis, chaque nuit, le cauchemar revenait.

Il était là, dans cette piscine, nageur incertain, incapable d'en sortir seul. Il n'y avait ni échelle ni escalier. Seulement elle. Il n'y avait qu'elle pour le sauver. Alors, du haut de ses quinze ans, elle se penchait et lui tendait la main. Tant bien que mal, elle le maintenait en surface. Il lui souriait. Mais en un éclair, prise d'une rage indicible, elle lui attrapait les cheveux et lui enfonçait la tête sous l'eau. Quelques secondes. Puis elle le remontait. Il happait une bouffée d'air, les yeux écarquillés. Elle appuyait de nouveau. Une fois. Deux fois. Trois fois... Elle le sentait faiblir peu à peu. Elle continuait. Aurait-elle la force d'aller jusqu'au bout ? Elle l'ignorait. Pourtant, elle aurait tant voulu savoir. Mais chaque nuit, au moment fatidique, elle se réveillait en sursaut.

- Alors, Elisabeth, tu en es encore là ? demanda *Elle*.
- De quoi parlez-vous ?
- De ton cauchemar avec ton père.
- Mais... ça fait longtemps que je ne le fais plus !
- Pourtant, c'est bien là que tu m'as emmenée...
- Mais... je ne vous ai emmenée nulle part !
- En es-tu si sûre ?

I

Les premiers signes

2

Le parvis était baigné de soleil. Une belle journée de printemps, incongrue, presque indécente. Elisabeth se tenait légèrement en retrait, comme suspendue entre le dehors et le dedans, observant en silence la scène qui se déroulait devant elle.

Le cercueil avait été déposé sur des trépieds, à l'arrière du véhicule funéraire. Des membres de l'équipe, concentrés et silencieux, allaient et venaient entre la voiture et l'église, les bras chargés de gerbes blanches.

Sur les marches du double escalier, les parents de sa meilleure amie attendaient, pétrifiés de douleur. Ils avançaient à petits pas, agrippés l'un à l'autre comme à une bouée, les yeux invisibles derrière leurs lunettes noires.

Autour d'eux, la foule se pressait. Des visages jeunes. Des mains tremblantes. Des bouquets maladroits.

Puis les portes s'ouvrirent et le cercueil fut soulevé.

Un bruit sourd. Son cœur se transperça lorsqu'elle comprit. Karen. Son corps. Inerte. Ballotté dans une boîte d'adulte trop grande pour elle. Elle aurait voulu hurler. Leur dire de faire attention, de ralentir, de ne pas lui faire mal... Mais c'était fou... Inutile... Dérisoire... Alors, elle serra les poings dans les poches de sa veste et entra à son tour dans la nef.

La Lacrimosa du Requiem de Mozart amplifiait les sanglots adolescents. Les siens n'avaient pas franchi le seuil...

Merci pour votre intérêt pour N'oublie pas la clé.

Si ce chemin résonne déjà en vous...

rendez-vous sur :

nathaliedelor.com

Le roman existe en version

imprimée et numérique.